

Les îles de la Madeleine Des demoiselles perdues en mer

Pol Chantraine and Chantal Naud

Number 85, Summer 2000

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/16858ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Continuité

ISSN

0714-9476 (print)

1923-2543 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Chantraine, P. & Naud, C. (2000). Les îles de la Madeleine : des demoiselles perdues en mer. *Continuité*, (85), 56–62.

LES ÎLES DE LA MADELEINE

Des demoiselles perdues en mer

Divinement façonnées par les vents, les marées, les temps et les saisons, les îles de la Madeleine doivent apprendre à naviguer dans la tourmente d'une vie en métamorphose. Pas facile de tenir la barre lorsque le temps menace des façons séculaires de vivre son espace.

par Pol Chantraine

Dessinant un hameçon au milieu du golfe Saint-Laurent, les îles de la Madeleine ont fait l'objet de tant de descriptions poétiques qu'il est impossible d'en remettre sur « le collier de rubis et d'émeraudes enfilé sur le chaînon d'or des dunes », où « le jaune blafard des lagunes fait antithèse au vert tendre des pâturages, au vert sombre des bois et au bleu saphir du ciel et de la mer ». Déjà, Faucher de Saint-Maurice et Marie-Victorin, qui visitèrent l'archipel à environ un demi-siècle d'intervalle en 1873 et 1919, se bornèrent à écrire que ses paysages délicieux rivalisent avec les plus belles marines des musées.

UN CAPRICE DE LA NATURE

Essentiellement, l'archipel se compose de sept socles rocheux aux falaises de grès rouge que surmontent des buttes mame-lues. Ces socles sont reliés par de longues flèches de dunes blondes, appelées tombo-los, à l'exception de deux îles du groupe, l'île d'Entrée au sud (vers laquelle l'île du Havre-Aubert esquisse quand même un geste de sable qu'interrompt un chenal) et l'île Brion au nord-est (une réserve naturelle inhabitée depuis un demi-siècle). À 16 kilomètres au nord-est de celle-ci, on aperçoit le Rocher-aux-Oiseaux, la sentinelle septentrionale de l'archipel. Pour contempler le panorama complet de cet ensemble égéen du Rocher-aux-Oiseaux à l'ilot du Corps-Mort au sud-ouest, la

Classé site historique en 1983, La Grave est dès le XIX^e siècle la partie vitale du havre de pêche de l'île du Havre-Aubert. Sur cette photo datant de 1950, on peut voir les anciennes installations servant à la pêche : chafauds, salines, magasin général, maisons de pêcheurs, comptoirs de pêche, bâtiments d'entreposage.

Photo : coll. Musée de la mer

Butte-du-Vent offre un observatoire idéal. C'est le second sommet des Îles, mais le plus élevé du corps de l'archipel. Le Big Hill de l'île d'Entrée, qui culmine à 170 mètres d'altitude, le dépasse de peu.

Les formes de jouvencelles – les buttes sont aussi appelées « demoiselles » – et la candeur verdoyante des pâturages expriment une sensation de jeunesse. Ce paysage enchanteur, jailli des flots pour le plaisir de l'œil, est en réalité ce qui reste d'un territoire très ancien, sept fois plus étendu, que la mer a grignoté au fil des millénaires.

Selon les géologues, les îles se sont formées en deux temps: du carbonifère, il y a 340 millions d'années, datent leurs grès, gypse, argilites, roches volcaniques, basaltes et calcaires cristallins; du permien, il y a 260 millions d'années, nous proviennent leurs siltstones, d'autres grès et leurs conglomérats calcaires. Après avoir passé la plupart des ères secondaires et tertiaires sous la mer, les îles de la Madeleine se sont soulevées sous l'action de dômes d'évaporite, notamment de sel, au quaternaire, il y a 1,6 million d'années. Depuis, l'érosion due au vent, aux glaces, à l'activité humaine et à la mer tend à les y replonger.

UN PAYSAGE EN MUTATION

En temps géologique, l'érosion naturelle progresse à une vitesse fulgurante. Si Jacques Cartier, à son premier voyage, fait état de trois îlots au Rocher-aux-Oiseaux en 1534, Samuel de Champlain, 75 ans plus tard, n'en verra que deux, et Faucher de Saint-Maurice au XIX^e siècle, un seul qui est toujours là. L'érosion due à l'activité humaine est encore plus dévastatrice: le cap de l'Est, célébré par Marie-Victorin dans sa monographie de 1919 *Chez les Madelinots*, a perdu un de ses promontoires de roc sous l'assaut des pelles mécaniques; la Butte à Cajetan, célébrée dans l'édition de 1972 de l'encyclopédie Larousse des *Beautés du Monde*, a été complètement rasée pour son gravier. Et c'est sans parler des véhicules tout-terrain qui saccagent les dunes au mépris même du potentiel économique que représentent les atociatières qui s'y trouvent.

Paradoxalement, c'est en grande partie le développement de l'industrie touristique qui a entraîné la détérioration des beautés paysagères qui constituaient son principal atout.

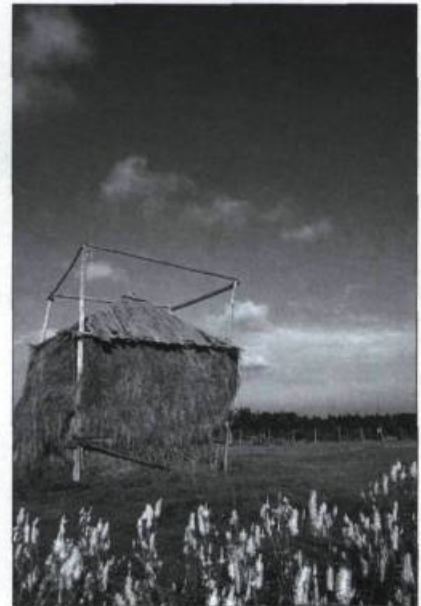
En conclure que les îles de la Madeleine ont perdu leur charme serait injuste: elles sont toujours d'un pittoresque incomparable. Alors que des efforts sont investis pour améliorer le paysage urbain, notamment à Cap-aux-Meules, les cantons champêtres – Aurigny, Solomon, Millerand et l'Anse à la Cabane au Bassin;

LA BARAQUE, UNE CONSTRUCTION ADAPTABLE

Les baraques, dont subsistent encore quelques exemplaires aux îles de la Madeleine, témoignent d'un passé agricole très proche mais définitivement disparu. Il n'y a pas si longtemps, chaque foyer, ou presque, possédait un assez vaste terrain en culture, une « pré », un potager, un morceau planté de pommes de terre et un autre de navets, quelques vaches, un ou deux cochons, des poules et... une nombreuse famille. Cette dernière, main-d'œuvre bénévole, prenait souvent un réel plaisir à « faire les foin » qu'on engrangeait dans la partie supérieure de l'étable. Le surplus de fourrage était ensuite placé dans la baraque, petit abri à foin composé d'un toit mobile en planches posé sur un carré et supporté par des poteaux placés aux quatre coins des murs également de planches. Le toit pyramidal à quatre versants glissait le long des poteaux à mesure que la quantité de fourrage diminuait.

Vraisemblablement originaire de Hollande, la baraque (du catalan *baracca*: petite hutte) était aussi utilisée chez les ancêtres acadiens du Cap-Breton, plus précisément à la baie Sainte-Marie. Dans son *Glossaire du vieux parler acadien* (1988), Éphrem Boudreau la définit comme étant une « grosse meule de foin entre quatre poteaux et recouverte d'un toit qu'on lève à mesure que monte la meule ». Vouées à l'oubli en même temps que disparaissaient les petites entreprises agricoles familiales, les baraques ont retenu l'attention de certaines institutions qui ont cherché à adapter cet héritage en l'intégrant à un projet architectural. Ainsi, le bâtiment d'accueil de l'Association touristique régionale est constitué de trois baraques qui montent la garde près du quai débarcadère de Cap-aux-Meules. De même, l'entrée principale du cégep des Îles rappelle par sa forme la baraque des ancêtres.

Par Chantal Naud



Implantée ici et là dans le paysage des îles de la Madeleine, la baraque, un petit abri à foin à toit mobile, témoigne d'une pratique agricole bien particulière maintenant révolue.

Photo: André Vigneau

Boisville et Lavernière à L'Étang-du-Nord; Pointe-Basse et la Dune-du-Sud à Havre-aux-Maisons... – ont conservé leur pouvoir de séduction avec leurs belles maisons acadiennes éparpillées sans ordre apparent dans les replis du paysage, seules ou par groupes familiaux. Les bâtiments



Le Fumoir d'antan de la Pointe-Basse, sur l'île du Havre-aux-Maisons, a été restauré et est toujours utilisé pour le fumage du hareng.

Photo : Louise Mercier

Recouverte de bardeaux de cèdre, colorée selon la fantaisie de son propriétaire, la maison des Îles se dresse anarchiquement dans le paysage, un héritage que les Madelinots entendent préserver.

Photo : Arrimage



de ferme témoignent d'un passé pas si lointain où l'agriculture, la cueillette des fruits sauvages et la pêche permettaient à la population de vivre en autarcie.

UNE AUTRE FAÇON DE BÂTIR

Les maisons sont essentiellement d'architecture acadienne, laquelle s'apparente à celle de la Nouvelle-Angleterre : des constructions élégantes et robustes, à plusieurs pignons et aux pentes de toit abruptes qui s'harmonisent au relief des buttes. Souvent de structure cruciforme, ces maisons offrent autant d'emprise que de résistance au vent, quelle que soit sa direction. Leurs galeries ouvragées et leurs appentis multiples révèlent l'immense savoir-faire des insulaires qui travaillaient souvent sans plan, à l'œil et avec guère plus d'outils que le marteau, le

ciseau et l'égoïne. Si beaucoup de ces maisons sont encore debout et solides, elles le doivent à ce que les clous étaient rares à l'époque de leur construction. Leurs pièces, assemblées par tenons, mortaises, queues d'aronde ou chevilles, leur confèrent leur grande souplesse et leur résistance aux vents d'enfer qui balaient parfois l'archipel.

Autant que par leurs volumes, ces maisons plaisent par leurs couleurs. Les Madelinots n'ont pas leurs pareils pour peindre le bardeau de teintes vives et pimpantes. Comme tout pêcheur qui se respecte ne navigue pas dans le sillage d'un autre, les maisons déploient un arc-en-ciel de couleurs n'ayant d'égal que celui des fleurs sauvages qui constellent les champs l'été. Ainsi l'hiver venu, elles offrent le souvenir de la chaude saison. Car c'est en hiver que l'on retrouve les Îles à leur naturel, une fois les touristes, plus nombreux que la population insulaire, rentrés chez eux.

Sur leur archipel où l'espace finit par se confondre avec le temps, les Madelinots vivent une époque charnière de leur histoire. L'industrie de la pêche estropiée par la crise de la morue, l'industrie touristique en voie de saturation, la mine de sel qui procure 300 emplois industriels ne suffisent plus à faire vivre les Îles. Il faut absolument développer de nouvelles activités économiques pour prévenir l'exode des jeunes. L'agroalimentaire semble être le secteur à privilégier. Les débuts prometteurs de la fromagerie du Pied-de-Vent et de la récolte commerciale des canneberges autorisent un certain optimisme. Mais toute perspective de progrès réel devra nécessairement tenir compte de la fragilité du territoire et de la préservation du patrimoine. Car depuis deux siècles, l'un et l'autre ont forgé l'âme des Madelinots.

Pol Chantraine est journaliste indépendant.

1. Attribué à Lord Dorchester par John Mason dans *The Heart of Gaspé: Sketches in the Gulf of St. Lawrence*, New York, 1913.

2. Amiral H.W. Bayfield, pilote du Saint-Laurent dans *Directions de navigation pour l'Île de Terre-Neuve et la Côte du Labrador et pour le golfe et le fleuve Saint-Laurent*, Québec, 1864.

LE PATRIMOINE BÂTI DES ÎLES DE LA MADELEINE



Ferveur et ténacité

L'histoire des îles de la Madeleine a non seulement déterminé les traits culturels des habitants, mais aussi les façons d'habiter l'espace et de vivre la foi. Le patrimoine religieux et institutionnel raconte la ferveur des bâtisseurs et leur opiniâtreté devant le difficile.

par Chantal Naud

Malgré leur rareté qui s'explique par l'histoire, les incendies et les démolitions du patrimoine bâti des Îles, quelques bâtiments religieux ou institutionnels méritent encore notre attention ou notre souvenir. Les anciens se rappellent avec nostalgie les petites écoles de cantons, les belles maisons d'enseignement, les vastes presbytères et les petites églises aux lignes pures et simples. Différentes par leurs dimensions et leurs fonctions, ces constructions avaient pour dénominateur commun leur matériau : toutes étaient de bois.

Pour bien comprendre les églises du passé, il faut savoir que les îles de la

Madeleine ont vécu une histoire religieuse bien différente d'ailleurs au Québec. Depuis la construction de la première chapelle que la tradition orale situe sur l'île du Havre-Aubert autour de 1782, et jusqu'en 1820, l'administration religieuse catholique des Îles relève de l'évêque de Québec qui envoie périodiquement des missionnaires en tournée sur ce territoire éloigné. En 1820, cette administration est confiée à M^{re} MacEachern qui devient le premier évêque de Charlottetown (Île-du-Prince-Édouard). Jusqu'en 1888, certaines paroisses des Îles continuent de fonctionner selon le modèle de Québec même si elles n'en ont plus l'obligation. De 1888 à 1946, on adopte la

Reconnue bien culturel depuis 1992 et fierté des Madelinots, l'église Saint-Pierre de L'Anse-au-Loup présente une architecture qui l'apparente davantage aux églises des Maritimes qu'à celles du Québec.

Photo : Jean-Luc Turbide

façon de faire des Maritimes. Cette situation expliquerait par exemple l'absence de banc d'œuvre, une pratique du Québec, dans les églises des Îles. On comprend mieux aussi que les architectes et les maîtres-bâtisseurs des églises anciennes aient été des anglophones recrutés dans les Maritimes. À compter de 1946, les Îles passent au diocèse de Gaspé.



Datant de 1885, le presbytère de la paroisse Saint-François-Xavier à Bassin présente une remarquable toiture mansardée rouge vif qui s'harmonise à l'église située à ses côtés.

Photo: Jean-Luc Turbide

L'ÉGLISE DE LAVERNIÈRE, UN MONUMENT

Plusieurs églises construites au XIX^e siècle, dont celles de Havre-Aubert et de Havre-aux-Maisons, ont été démolies ou détruites par le feu. Celle du canton de Lavernière, construite en 1875 dans la municipalité de L'Étang-du-Nord, reste la fierté de tous les Madelinots. Le « carnet de notes » de l'entrepreneur Thomas O'Neil, de Guysboro (Nouvelle-Écosse), fait état de la lettre d'acceptation de sa soumission qui prévoit la construction d'une église à Lavernière au coût de 3600\$. Le signataire de la lettre, John-James Fox, demande au nom du « comité de construction de l'église des îles de la Madeleine » à voir les plans et indique sa préférence pour un style gothique. Toujours dans le carnet de notes de O'Neil, on apprend que la rareté du bois de construction aux Îles l'a obligé à importer de Nouvelle-Écosse le bois de charpente, le bois d'œuvre, les fenêtres et les portes. H.-Joseph MacDonald, un des-

pendant de O'Neil, ajoute que la charpente de l'église a été préfabriquée et que les pièces ont été marquées pour ensuite être assemblées sur le site de la construction.

En 1900, on agrandit et restructure la petite église de 1876. Les travaux sont alors confiés à un charpentier spécialisé dans la construction d'édifices religieux, James-William Sullivan, de Vernon River (Île-du-Prince-Édouard). Ce dernier aurait aussi construit le presbytère actuel de la paroisse de Bassin (1885) et l'église de Havre-aux-Maisons, incendiée en 1973. À Lavernière, les travaux de 1900 modifient considérablement l'église d'origine. « Une vaste nef ornée d'un clocher vient s'accoler au long-pan nord de l'église de 1876 et un imposant sanctuaire vient réorienter l'église ancienne vers le sud [...] La nouvelle église mesure 200 pieds par 75 (sic). Elle est dotée d'un plan en forme de croix latine, avec nef et transept et à son chœur en hémicycle est accolée une sacristie qui adopte la forme d'un déambulatoire », indique Luc Noppen dans « Étude sur l'église Saint-Pierre de Lavernière », novembre 1990 (non publié).

L'église de Lavernière ne sera finalement terminée que vers 1914 et fera ultérieurement l'objet de plusieurs travaux intérieurs et extérieurs. En 1969, l'intérieur du temple est complètement modifié, les bois vernis sont recouverts de peinture, les planchettes des murs et des plafonds disparaissent sous un revêtement moderne, les statues sont enlevées, etc. En 1987, le ministère des Affaires culturelles du Québec décide d'accorder à l'église de Lavernière le statut de bien culturel si son cachet authentique lui est redonné. Dans une atmosphère de fête, en un temps record et bénévolement, les paroissiens décapent toutes les boiseries

de l'édifice : une tâche évaluée à 40 000\$, ce qui démontre l'attachement réel de la population à son église. Les travaux subséquents sont menés à terme par une entreprise beauceronne : Tardif et Frères. L'inauguration de l'église rénovée a lieu le 28 novembre 1992, en présence de M^{re} Blanchet, évêque de Gaspé, et d'un représentant du ministère de la Culture du Québec.

L'église de Lavernière est le seul édifice religieux de cette envergure aux îles de la Madeleine. Malgré les équipements sophistiqués de navigation dont ils disposent, les pêcheurs apprécient le point de repère, l'amer, que constitue son haut clocher blanc visible du grand large.

Les Madelinots se souviennent d'autres belles constructions religieuses ou institutionnelles : le presbytère de Lavernière, bâtisse imposante malheureusement incendiée en 1972 ; celui de Havre-Aubert, démolé en 1983 ; l'Académie, longtemps demeurée la seule école régionale d'études supérieures pour garçons, détruite entre 1963 et 1965... Un seul de ces spacieux bâtiments subsiste : le Vieux Couvent de Havre-aux-Maisons dont la construction remonte à 1919. Seul édifice de l'archipel qui soit revêtu de la pierre des Îles, le couvent témoigne du courage et de la volonté du curé de l'époque, qui a lui-même entraîné les travailleurs dans le levage de la pierre en se laissant glisser, retenu par un câble, le long des caps pierreux au-dessus de la mer. Propriété des religieuses de la congrégation Notre-Dame et en usage pour l'éducation des jeunes filles et comme école normale jusqu'au milieu des années 1950, le couvent a connu par la suite diverses vocations pour être finalement vendu à une petite entreprise d'hôtellerie qui en a fait une destination gastronomique et un lieu convivial. Dressé au bord de la mer, Au Vieux Couvent propose également un bar-salle de spectacles très fréquenté en saison, le bar Chez Gaspard du nom du précédent propriétaire.

Chantal Naud est auteure.

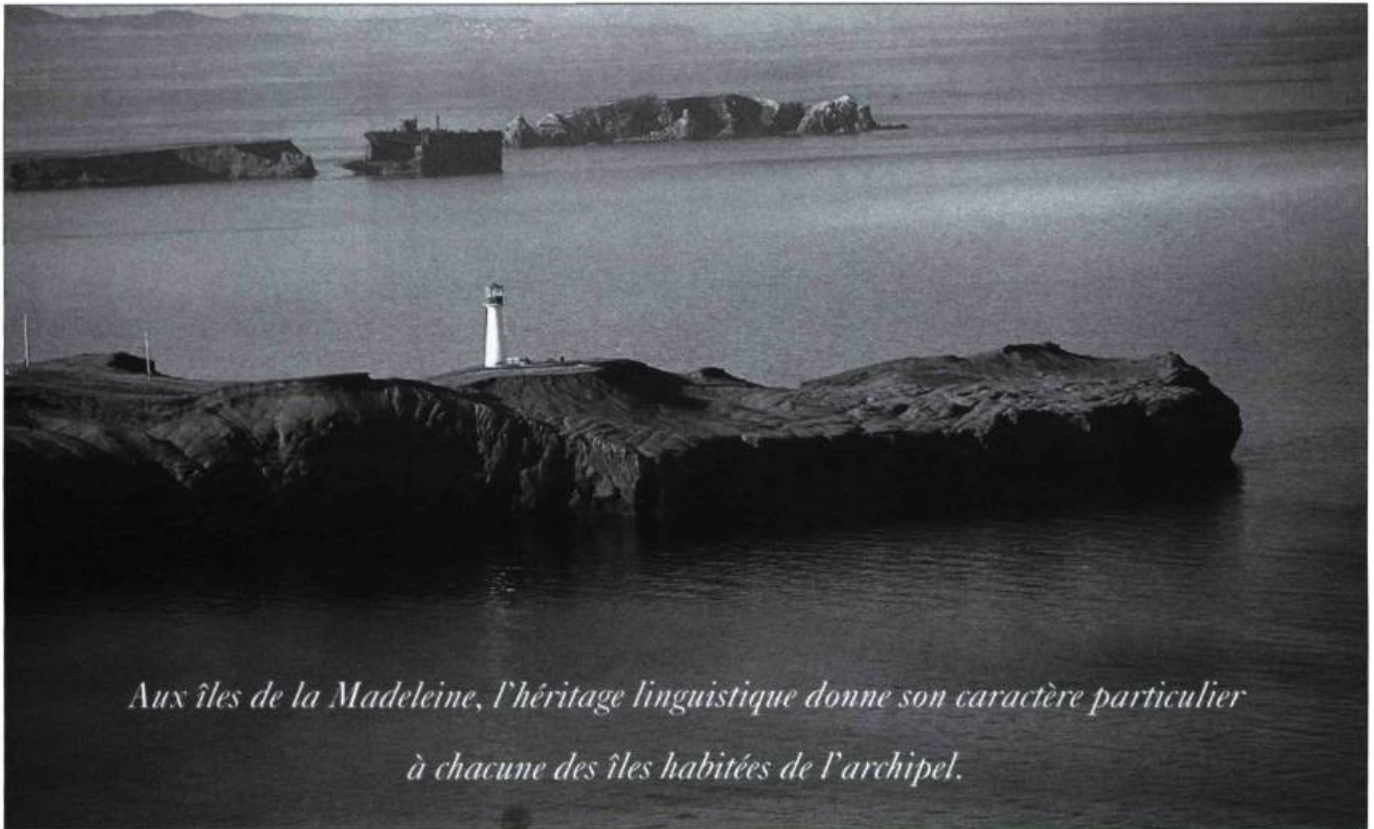


Le site du vieux couvent à Havre-aux-Maisons en 1919. On aperçoit l'église et le presbytère aujourd'hui disparus.

Photo: Frère Marie-Victorin, coll. Chantal Naud

LE PATRIMOINE LINGUISTIQUE DES ÎLES DE LA MADELEINE

Un bouquet d'influences



Aux îles de la Madeleine, l'héritage linguistique donne son caractère particulier à chacune des îles habitées de l'archipel.

par Chantal Naud

Les premiers habitants des îles de la Madeleine étaient des Acadiens, réfugiés ici après un long périple d'exilés. Ils ont apporté avec eux la façon de dire qu'ils tenaient de leurs ancêtres pour la plupart originaires des régions de l'Ouest et du Centre-Ouest de la France. De là viennent des mots comme *éloïse* (éclair), *épârer* (étendre, répandre), *baïlle* (cuve), *couline* (vallon), *écure* (à pic), *abroc* (malchance), *tet* (petit bâtiment pour les poules ou les cochons), *quitte faire* (laisse faire), etc., et certaines prononciations comme *nan* (non), *outer* (ôter), etc.

LA LANGUE DE LA MER ET DES CÔTES

Au cours du XIX^e siècle, des marins, pêcheurs ou industriels de la pêche, naufragés ou déserteurs, s'installent aux îles de la Madeleine. Ils influenceront aussi

bien la langue des insulaires que les techniques de pêche ou de construction navale. Des mots de la mer passeront dans la vie quotidienne, comme *amarrer* (attacher), *alléger*, *apiquer*, *caler*, *cambusier*, *fayot*, *larguer* (libérer), *s'amariner* (s'habituer), *cap de neige* (banc de neige) et beaucoup d'autres.

L'INFLUENCE DE L'ANGLAIS

Les îles de la Madeleine ont longtemps été soumises à des concessionnaires bostoniens. Au début du XX^e siècle et jusqu'aux années 1960, la langue du commerce et du travail était l'anglais puisque les employeurs étaient principalement des sociétés des Maritimes, des États-Unis ou d'Angleterre. La langue a subi ces influences et plusieurs mots ou tournures langagières employés aux îles sont d'origine anglaise comme *grant*, *market*, *engin*, *gibs*, *packet*, etc. Plusieurs mots anglais ont reçu

Le phare de la pointe Hérissée à L'Étang-du-Nord surplombe les falaises rouges pour guider les pêcheurs.

Photo: Pierre Lahoud

un traitement local: c'est le cas de *focacelle* (*fore castle*), *galiwine* (*gale wind*), *djomper* (*to jump*), *watcher* (*to watch*), *matcher* (*to match*), *godême* (*god damned*), etc.

L'INFLUENCE DES JERSAIS

Dès le début du XIX^e siècle, des marins et des commerçants de l'île anglo-normande Jersey s'établissent aux îles de la Madeleine. Les nombreux apports de l'ancien dialecte normand, que l'on retrouve aussi bien dans le lexique (*vigneau*, *ralingue*, *mannigot*, *croquesignole*, etc.) que dans la prononciation du parler des Îles, viennent sans doute de Jersey qui a aussi laissé à un canton madelinot le nom d'une île voisine de Jersey: Aurigny.

LES LANGUES AMÉRINDIENNES

Quelques mots des langues amérindiennes sont passés dans le vocabulaire des Îles : mataché, tabagane, boucane, micouane, plogueil, doré (canot), sagan, etc.

LA LANGUE QUÉBÉCOISE

Les Madelinots partagent évidemment plusieurs mots de leur patrimoine linguistique régional avec les Québécois, puisque les peuplements du Québec et de l'Acadie émanent souvent des mêmes sources européennes et que les échanges ont été fréquents entre les deux colonies avant la Déportation des Acadiens imposée par l'Angleterre en 1755.

Au XIX^e siècle, ceux que les gens des Îles nommaient les Canadiens venaient

du Bas-du-Fleuve ou de Québec. Plus tard, d'autres Québécois, fonctionnaires, membres de communautés religieuses enseignantes ou hospitalières, éducateurs, etc., ont fait entrer des éléments de la langue québécoise dans le parler acadien. Également, dans la seconde partie du XX^e siècle, un nombre de plus en plus important de jeunes Madelinots sont partis terminer leurs études au Québec; ils en ont rapporté un langage quelquefois modifié et calqué sur celui des Québécois.

L'INFLUENCE ÉTRANGÈRE

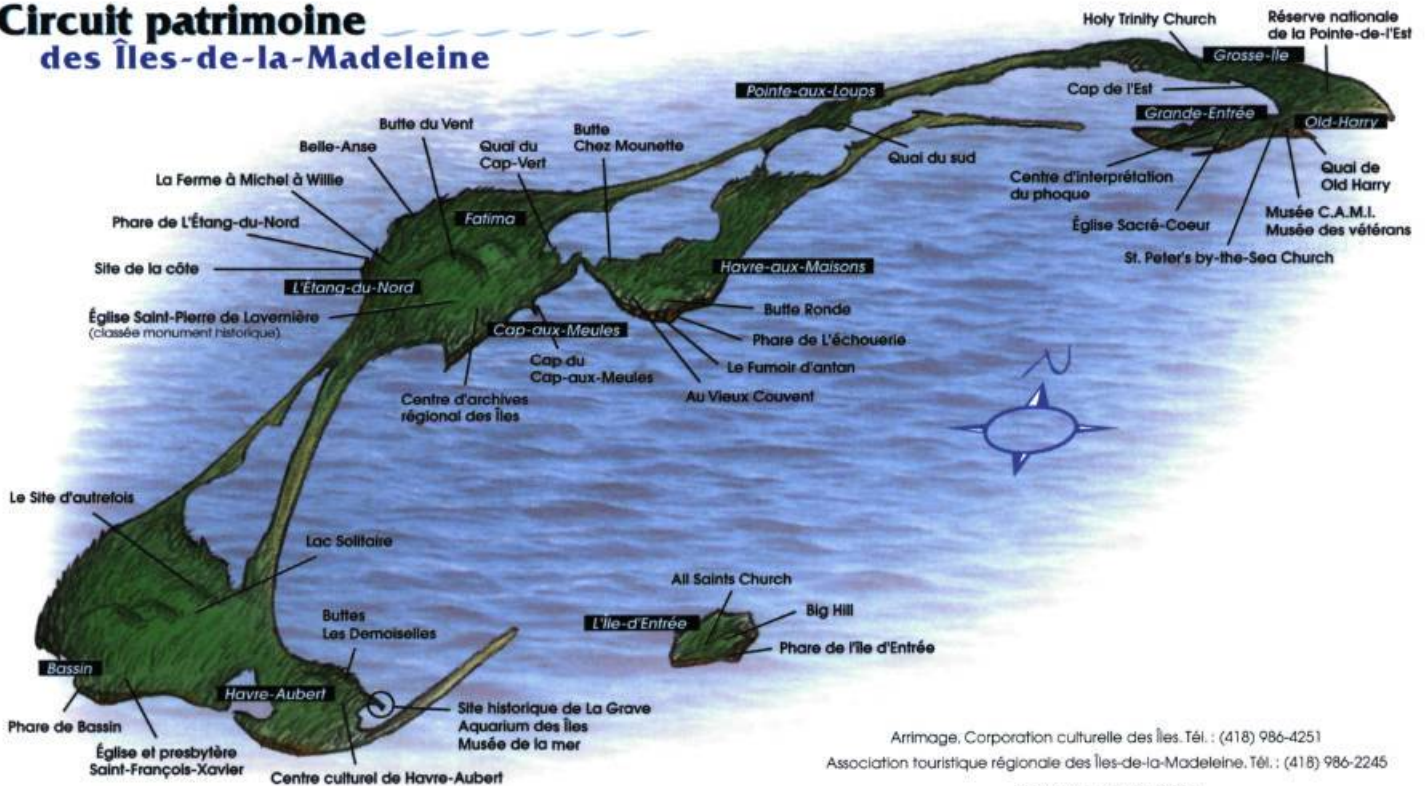
Enfin, les moyens de communication qui se développent à grande vitesse, en particulier la radio et la télé, ainsi que les nombreux visiteurs ont une influence cer-

taine sur les habitudes langagières des Madelinots. Ici comme ailleurs, la tendance est à l'uniformisation.

POUR EN SAVOIR PLUS :

Chantal Naud, *Dictionnaire des régionalismes du français parlé des îles de la Madeleine*, Les Éditions Vignaud, L'Étang-du-Nord, 1999, 311 pages.

Circuit patrimoine des Îles-de-la-Madeleine



Arrimage, Corporation culturelle des Îles. Tél. : (418) 986-4251
 Association touristique régionale des Îles-de-la-Madeleine. Tél. : (418) 986-2245

© Express Design 2000